

# Le Samedi

VOL. IV - NO. 14

MONTREAL, 10 SEPTEMBRE 1892

PAR ANNEE, \$2.50.  
LE NUMERO 5 CTS.

QUI LE PORTERA ?



UN CHAPEAU... UN POÈME !

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 10 SEPTEMBRE 1892.



C'est notre bonheur apparent qui nous fait le plus d'ennemis.

Avez-vous déjà considéré combien l'homme ponctuel perd de temps en attendant les autres.

On a des habitudes, un langage et des opinions à la mode, comme on porte des chapeaux, des robes, des paletots au goût du jour.

Certains cœurs qui n'ont pas encore aimé sont semblables à des éponges arides et desséchées dont tout dépend du liquide dans lequel elles viennent à plonger.

La seule chose dont je suis superstitieux, disait un ivrogne, c'est quand je retourne chez moi la nuit, et que je trouve ma femme qui m'attend; c'est mauvais signe pour moi.

Un père grondant son enfant parce qu'il avait pris deux fois du dessert, lui dit: "La prochaine fois que tu prendras deux fois de dessert, tu n'en prendras pas du tout."

Tout passe! pensée qui trouble la joie et calme la douleur: poison pour l'une, baume pour l'autre. En effet, cette pensée produit en vous souffrance dans la jouissance et jouissance dans la souffrance.

## IL Y A DES CHOSES ÉTONNANTES

*Le juge.*—C'est vraiment honteux! Vous étiez tellement gris qu'il a fallu quatre hommes de police pour vous amener à la station.

*Le prisonnier.*—Que quatre (hic) c'en ai vlu au moins huit (hic).

## BÉBÉ RARE

*L'ami.*—A-t-il l'air éveillé ton bébé?

*Le père.*—Oui, surtout la nuit.

## UNE QUI S'Y ENTEND



*Jack Pot.*—Nous avons eu une assemblée de nos directeurs, hier soir.

*Madame.*—Quelle était la limite?

## UN HOMME CONSTANT

*Paul.*—Est-ce le même habit que tu avais l'an dernier?

*Louis.*—Oui, et c'est justement le même habit que j'avais l'an dernier quand tu m'as demandé si c'était encore le même de l'an précédent.

## REMÈDE SOUVERAIN

*Maîtresse de pension.*—Ainsi vous êtes décidé à vous mettre sous les soins du médecin pour vous faire maigrir. Que vous a-t-il prescrit?

*Le nouveau pensionnaire.*—Peu de chose; il m'a recommandé votre pension.

## UN PETIT PRODIGE

*Juliette.*—Imagine-toi, papa, je n'ai fait que treize erreurs dans ma dictée anglaise aujourd'hui.

*Le père.*—C'est beau; je parie que j'en aurais fait davantage.

*Juliette.*—Peut-être que non; il n'y avait que treize mots.

## UNE ACTION BIEN FONDÉE



*L'arrot.*—Eh bien! Qu'est-ce qu'il y a à votre service?

*Le tramp.*—Voici. Une jeune demoiselle m'a trompé; et comme elle refuse de m'épouser, je demande dix mille piastres de dommage à son père. C'est une affaire sûre.

## MOTS D'ENFANTS

*L'oncle.*—Non, je suis ton oncle du côté de ta mère.

*Eva (qui vient d'être punie).*—Si tu connaissais maman comme moi, je crois que tu te mettrais du côté de papa.

*Alice.*—Crois-tu que je vais revenir à la santé?

*La mère.*—Mais oui, ma chérie.

*Alice.*—Peut-être ça serait mieux que je ne revienne pas?

*La mère.*—Pourquoi donc?

*Alice.*—Parce que je n'ai pas encore cinq ans, je pourrais aller au ciel pour moitié prix.

*Lucien.*—N'est-ce pas que Christophe Colomb était Italien de naissance.

*Le professeur.*—Je t'arrête là. Qu'est-ce qu'un Italien?

*Lucien.*—C'est un homme qui joue un orgue de barbarie.

## CHANCE INCROYABLE



*Pat, qui vient de se couper les cinq doigts de la main droite.*—Ca, c'est de la chance! Si j'avais tenu le hachereau des deux mains, je me les coupais tous les dix.

## EN BON ÉTAT

*Le bibliothécaire, (examinant un livre qu'une cliente lui remet pour en prendre un autre).*—"Page soixante-trois, un trou."

*Puis tournant la feuille.*—"Page soixante-quatre, un autre trou."

## AUTANT DE PRIS

*Le vieux médecin.*—Eh bien! jeune homme, avez-vous beaucoup de patients?

*Le jeune médecin.*—Non, je n'en ai pas encore, je n'ai rien autre chose à faire qu'à tuer le temps.

*Le vieux médecin.*—C'est autant à votre avantage; ça fait la main.

## PAS LA MÊME CHOSE

*Bouleau.*—Comment tes amours ont-elles fini avec mademoiselle Crésus?

*Rouleau.*—Pas exactement comme je m'y attendais; je suis allé voir son père; je lui ai parlé de la main de sa fille et il m'a répondu du pied.

## SONNET

—Tu veux donc, mon amour, savoir pourquoi je t'aime? Mon Dieu, je t'aime, un peu comme on aime les fleurs: Pour ta beauté superbe et tes fraîches couleurs, Pour ton éclat... enfin, le sais-je bien moi-même?

—Alors, si je pâlis, si mon teint se fait blême, Vous ne m'aimerez plus? vous rirez de mes pleurs?  
—Alors j'adorerai tes yeux ensorceleurs.  
Tes yeux bleus, qu'on ne peut dédaigner sans blasphème.

—Et si je devenais aveugle?—Mes amours, Vos grâces, votre corps, me seraient chers toujours.  
—Et si, mon corps changeait, qu'aimeriez-vous encore?

—C'est ton cher petit cœur que j'aimerais en toi.  
—Bon. Mais s'il vous trahit, ce cœur que l'on adore?  
—Je t'aimerai plus fort, et sans savoir pourquoi.

CAMILLE DESTORADE.

## LES LEÇONS DE L'EXPÉRIENCE



(Aux régates.)

*Diane.*—Ces hommes! Toutes les chances!

*Odile.*—Oui!... Est-ce que nous ne pourrions pas ramer comme eux?

*La tante.*—Doucement, mes jeunes! Nous leur faisons payer tout cela, une fois mariées.

## C'EST ELLE!

C'est elle! oui, c'est elle! ah! c'est bien celle-là!  
 Oui, ce fut hier soir, quand elle me parla,  
 Soudain je fus troublé d'une émotion telle  
 Que tout le suite j'ai senti que c'était elle!  
 Et mes lèvres, mes yeux, mon cœur, tout disait: oui!  
 Ah! mon passé n'est plus et s'est évanoui  
 Comme au premier soleil fond la dernière neige.  
 Ai-je espéré, j'ai souffert, aimé? que sais-je?  
 Je n'ai ni souvenir, ni regret, ni dégoût:  
 Car je n'ai pas vécu. J'attendais, voilà tout!  
 Qu'importe au voyageur rendu sa longue course,  
 Au fleuve le torrent qu'il franchit à sa source,  
 Au soleil de midi l'orage du matin?...  
 Et que m'importe à moi tout ce passé lointain.  
 La douleur, le travail, l'ambition, la lutte,  
 Puisque je ne vivais que pour cette minute,  
 Puisque mon cœur n'avait, — quoique sans s'en douter, —  
 Pas une autre raison de battre et d'exister,  
 Et puisqu'enfin j'ai fait ta rencontre imprévue  
 Toi que je reconnais sans t'avoir jamais vue?

FRANÇOIS COPPÉE.

RAPPORT D'UN COMMANDANT DE POMPIERS  
AU SUJET D'UN INCENDIE

*Monsieur le préfet!*

Hier la nuit étant venue comme d'habitude vers le soir, j'ont été me couché et me reposer dans le sein de sommeil, quand je fus réveillé en cerceau par dé cri qui criait ô feu. Devinant tout desuite qui s'agissait d'un incendie qui brûlait, je me suis levé et j'ai aspersé un leur incandécence du côté de la brasserie Pigoufman.

Aussitôt j'ai fait battre le rapel par les clairon de la commune et je me suis réuni avec mes omes pour marcher à la rencontre du cinistre.

Arrivé sur les lieux j'ai senti le besoin de faire la pelle et j'ai vu que nous étions tousse complet.

A ce moment les flammes dévoré le derrière de M. Pigoufman qui est toujours rempli de paille. Malheureusement, dans la précipitation de la rapidité nous avons oublié nos pompes et nous ont été obligé de prendre de l'ô avec les

sots sur le conseil de M. le maire qui était dans la mare qui senté mauvais, ce qui m'a rendu malade, et quand il n'y a plus eu rien à brûlé le feu a été étein.

Alors j'ai allocutionné mes omes en les remercian pour le courage qu'ils ont montré en cête circonstance, car cen eux les femmes qui occupe la maison serez aujourd'hui des truites. Nous ont cependant à déploré la mort d'un des notre, c'est le cochon à François qui a été écrasé sans qu'il aie pu dire comment.

Je certifie l'equesactitude de ce raport en foie de quoi je c'ignon avec moi.

BEAUDROCART, commandan de Ponts Pieds.

GUICHET AUTOMATIQUE POUR BIL-  
LETS DE CHEMINS DE FER

A Berlin, les appareils automatiques se vulgarisent de plus en plus; on avait celui qui pèse, qui livre des cigarettes, des tablettes de chocola, etc. Or, voici qu'on a fait l'essai d'un de ces appareils qui délivre les billets de chemins de fer. C'est à la gare de la Friedrichstrasse, pour le service de ceinture, que les essais ont eu lieu avec un plein succès.

L'automate est muni d'un millier de billets, il en délivre quarante-trois par minute; il s'arrête de lui-même dès que la provision est écolée; il rend généreusement toutes les pièces et monnaies qui ne sont pas exactement celle qui met en mouvement l'appareil intérieur. On a pu constater que le public se familiarise rapidement avec ces machines, car, au fond, peu lui importe que ce soit un employé ou un automate qui lui livre ses billets, pourvu qu'il n'ait pas à faire queue à un guichet.

## PARC ROYAL

Encore une foule immense au Parc Royal dimanche dernier. L'ascension en ballon par Mr Stanley Spencer, le célèbre aéronaute anglais, a été des mieux réussies et a été vivement applaudie. Les acteurs du Parc se sont acquittés de leurs rôles à la satisfaction de tous.

Nous avons surtout remarqué MM. Labatte et Barré, dont les tours de force extraordinaires ont émerveillé l'auditoire. Ces messieurs seront au Parc tous les soirs de la semaine. Mr Horace Barré, qui compte à peine vingt printemps, est un jeune hercule dont ses compatriotes peuvent être fiers.

MM. Lamothe et Maynard exécutent aussi sur le trapèze de merveilleux tours de force.

Dimanche il y aura une nouvelle ascension en ballon par Mr Stanley Spencer.

Les célèbres Davenes, William et Lotta, joueront également l'après midi et le soir.

## BIEN JOUÉ

*Le client.*—Avez-vous de bons poulets aujourd'hui.

*Le marchand.*—Oui, monsieur, de très beaux.

*Le client.*—Combien?

*Le marchand.*—C'est selon!

*Le client.*—Je voudrais donner un petit dîner à mes employés; mais, vous savez, quand même vos poulets ne seraient pas très tendres! Tiens parmi cette douzaine, choisissez les six plus durs.

*Le marchand (les ayant choisis).*—Voici, monsieur, voici les six plus durs; je vous les garantis.

*Le client.*—C'est bien, dans ce cas là, je vais prendre les six autres.

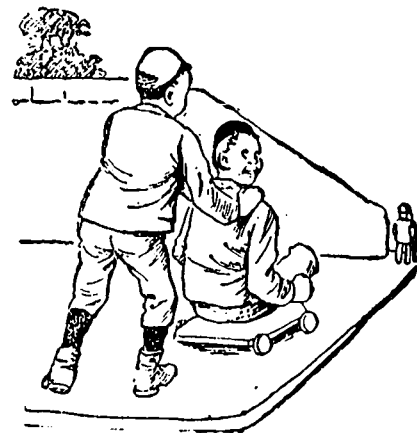
## HONNÊTE AVANT TOUT

*Mr. Ledrôle.*—Il n'y a pas à dire, ce juif de Doigtcrochu est très honnête. Il a payé ses principaux créanciers leur plein montant, et même les autres à vingt-cinq centins dans la piastre.

*Mr. Nezpointu.*—Quels étaient ses principaux créanciers.

*Mr. Ledrôle.*—Sa femme, parbleu!

## LES GRANDES ERREURS DE LA VIE



*Adolphe.*—Donne-moi une grosse poussée... tu vois... pour m'envoyer dans les jambes du monsieur de là-bas.



*Erreur!* Les jambes en cêne du monsieur de là-bas, c'étaient une jambe de bois et une borne fontaine.

## SANS DOUTE



Marlean. — Sais-tu, Dubois, qu'en as de l'aplomb ? Dire à cette anglaise qu'elle parle le français sans accent.  
Dubois. — Eh ! oui, mon cher, elle le parle sans accent. Je veux dire sans accent français.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

## Du Domino :

Boireau est consulté par un ami, libre penseur, qui lui expose ainsi son embarras :

— Me faire enterrer avec les pompes religieuses, je ne puis, mes convictions, s'y opposent ; d'un autre côté, me faire enterrer civilement, c'est bien délicat, à cause de ma famille et du monde. Voyons, que ferais-tu à ma place ?

— Je ne me ferais pas enterrer du tout.

On demandait récemment à Mr Jeanmaire s'il poserait sa candidature à l'Académie française. L'éminent recteur dont les travaux littéraires sont si connus de ses administrés qui les dégustent sous la forme de circulaires répondit :

— Non, je ne serai jamais de l'Académie, car si la docte assemblée me recevait dans son sein je serais obligé de lui manquer quotidiennement d'égards et cela, rien que par le simple libellé de mes cartes :

JEANMAIRE  
de l'Académie française.

Calino entre chez un opticien et demande un lorgnon pour un de ses amis.

— Quel numéro désirez-vous, lui demande-t-on ?

— Ma foi, je n'en sais rien !

— Mais enfin, est-il myope ou presbyte, votre ami ?

— Non, non, monsieur, il est instituteur !!!

— Moi, disait le docteur X... je ne sais où donner de la tête : j'ai des malades à Mustapha, à St Eugène...

— Oui, je sais que vos clients sont aux dernières extrémités.

La petite Nini est fort turbulente. Hier, au salon, où se trouvaient plusieurs personnes, elle était montée tout droite sur une chaise :

— Veux-tu descendre ! lui dit sa mère. Tu fais voir tes mollets !

— Oh ! maman, répond l'enfant, il n'y a pas de danger : j'ai mes bas !

## Les enfants terribles :

Bébé s'adresse à un monsieur en visite chez sa mère.

— Dis, monsieur, donne-moi-le, ton sac de bonbons ?

— Tout à l'heure, mon ami, quand je partirai !

— Eh bien, pars tout de suite... et donne-moi-le.

Un avare de soixante-quinze ans, riche de 150,000 livres de rente, sollicite une pension du gouvernement.

— Si je ne l'obtiens pas, dit-il à un ami, il n'y a pas moyen de vivre... il faudrait entamer mes revenus !

Gaspard Bontemps achète tous les jours son journal au kiosque. Il arrive après une averse qui a trempé toutes les gazettes exposées à la vente. Il s'empare d'une de ces feuilles suintant l'eau, pose sa pièce de dix centimes et regagne son bureau l'air radieux.

— Mais votre journal est tout mouillé, lui observe un ami.

— La marchande du kiosque voulait m'en donner un autre, mais je l'ai refusé. Je suis sûr, avec celui que je tiens, d'avoir des nouvelles fraîches.

Un propriétaire, aussi riche en biens fondés qu'en enfants, a huit filles à marier et a recours aux annonces pour en trouver le placement.

Il vient de recevoir de New-York le télégramme suivant :

" Suis garçon et riche, me marierais avec plaisir avec une de vos filles, prière envoyer un échantillon."

La jeune Blondinette entre avec son mari dans un magasin de bric-à-brac.

— Tiens, dit-elle, en avisant une horloge, voilà une pendule qui ira parfaitement avec mon mobilier.

— Ma chère amie, votre mobilier est Louis XIII, et cette pendule est Louis XVI.

— Bah ! qu'est-ce que ça fait, pour deux ou trois louis de plus.

## M. Luzé avec un juste orgueil :

— Me voici l'émule d'Apollon ; je suis le père d'une nouvelle Muse.

" La Muse... lière !"

## Petits dialogues de Taupin et de la vicomtesse.

— Ne pensez-vous pas, interroge celle-ci en roulant des yeux blancs, que le bonheur et l'amour sont deux parallèles ?

— Certes ! approuve Taupin. Ils ne se rencontrent jamais !!!

Une anecdote qui montre dans quel état le soleil de juillet a mis les têtes carrées de Berlin :

Un monsieur, passant ces jours derniers sous les Tilleuls, se vit salué par une quantité de personnes qu'il ne connaissait pas, et peu à peu un groupe de curieux se forma à sa suite ; il semblait ennuyé, répondait à demi aux saluts et cherchait à échapper à la foule importune, quand, en passant à la porte de Brandebourg, il vit un général se ranger à son tour et lui adresser le salut militaire ; il s'avança vers lui :

— Pardon, général, pour qui me prenez vous donc ?

Et le général de répondre en riant :

— Votre excellence veut plaisanter ; quel est le Berlinois qui ne connaît pas le prince de Bismark !

Alors le monsieur, comprenant, ôta son chapeau, exhiba au général ahuri une superbe chevelure et continua sa promenade le chapeau à la main.

## Aux bains de mer.

Un baigneur poli, mais distrait, rencontre un de ses amis qui est dans l'eau jusqu'au cou :

— Enchanté de vous voir, lui dit-il, en lui serrant la main, asseyez-vous donc.

La scène se passe dans la sacristie entre un homme en deuil et un curé.

Il s'agit d'un enterrement pour le lendemain. On en discute l'organisation.

Le prêtre a son tarif à la main, il s'écrie :

— Comment, pas de cierges ! Enfin, faites comme vous voudrez, mais ce sera bien triste.

Quand son mari lui refuse de l'argent, Mme R... ne manque jamais de se trouver mal.

R... s'y est habitué : il appelle cela des crises monétaires.

Un homme à la jambe de bois entre, hier, dans un débit de vins au moment où le patron est en train de transvaser une barrique dans un énorme baquet.

Tout d'un coup, cet homme met sa jambe de bois dans le baquet et l'y agite.

Et comme le marchand de vins le regarde avec deux yeux stupéfaits :

— N'ayez pas peur ! — suggère l'homme en montrant sa jambe postiche, — elle est en vrai bois... de campêche !

Entre un vieux et un jeune professeur de piano :

— Mon cher, en ce monde, il faut, pour réussir, conserver toujours son prestige. Ne donnez donc jamais de leçons qu'à dix francs de l'heure.

— Mais, monsieur, je n'en trouverai point, et je mourrai de faim.

— Eh bien, mourez... pendant quelque temps.

Un bohème de la vieille école va porter sa montre chez un commissionnaire du Mont-de-Piété.

Au bout d'une semaine, il arrive à cinq heures du matin chez ce vénérable fonctionnaire.

— Bonjour, Monsieur.

— Que désirez-vous ?

— Voir ma montre.

— Vous venez pour la dégager ? Les bureaux ne sont pas ouverts.

— Non, ce n'est pas pour la dégager.

— Eh bien, alors ?

— C'est pour voir l'heure qu'il est.

Dans la rue, X... montre à un de ses amis une vieille dame qui passe.

— Cette femme là, mon cher, je lui dois beaucoup... Je ne saurais dire tout ce que je lui dois. Jamais je ne m'acquitterai envers elle.

— C'est ta mère ?

— Non... C'est ma propriétaire.

## A DÉCIDER



Lecteur, pouvez-vous nous dire si vous voyez cette gravure de face ou de dos ?

## LES PROGRÈS D'UNE CUISINIÈRE

I  
Lundi.II  
Mardi.III  
Mercredi.IV  
Jeudi.V  
Vendredi.VI  
Samedi.VII  
Dimanche.

## LES CARAVELLES DE CHRISTOPHE COLOMB

Le gouvernement espagnol a fait construire à l'arsenal de la Caraca, un petit navire qui sera la reproduction exacte de la caravelle que montait Christophe Colomb lorsqu'il partit pour le Nouveau Monde. Ce navire a été lancé à la fin du mois de juin.

La construction reproduit minutieusement tous les détails de la caravelle en y comprenant les instruments et les différentes installations qui existaient du temps de Colomb.

On annonce que les deux autres navires, *la Nina* et *la Pinta*, qui ont accompagné Christophe Colomb dans son premier voyage, seront également reproduits, mais la construction sera payée par des capitalistes américains. De cette façon, les visiteurs de l'Exposition de Chicago pourront se rendre compte de ce qu'était la flottille de Colomb en 1492.

Le gouvernement espagnol fournit les équipages des trois caravelles ; les hommes porteront les mêmes uniformes que du temps de Colomb et la traversée de l'Atlantique sera faite sous l'escorte d'un navire de guerre espagnol. Les caravelles figureront à la grande revue navale de New-York, après quoi elles se rendront à Chicago. Après la clôture de l'Exposition, elles resteront la propriété des États-Unis.

Leur nom de caravelle vient d'un vieux mot espagnol, *carabo* ou *caravo* qui veut dire barque. Cette étymologie a longtemps fait croire que les bâtiments dont s'était servi Christophe Colomb

avaient des dimensions restreintes. Quelques-uns de ses biographes prirent à cœur d'insister sur la petitesse de ses navires, voulant rendre plus périlleuse encore qu'elle ne le fut l'immortelle expédition de l'amiral Ferdinand. La gloire du grand navigateur génois peut se passer de ces exagérations ; son mérite et son courage n'ont pas besoin d'être exaltés par des commentaires inexacts.

Les trois caravelles se nommaient, on le sait, *la Santa-Maria*, qu'il montait lui-même ; *la Pinta*, montée par Alonso Pinzon ; *la Nina*, montée par Yanez Pinzon. Leur construction était soignée et leur solidité parfaite. Colomb en eut la preuve lors de la tempête qui sévit sur son escadrille près des Ancores et qui mit son entreprise en péril. "Si la caravelle, dit-il, n'avait pas été si bonne et en si bon état, j'aurais craint de sombrer". Leur avant et leur arrière se terminaient par ces superstructures énormes qu'on appelait les châteaux et qui étaient communes à tous les navires de haut bord du moyen âge.

Leur pont était armé de canons, mais sans qu'on sache exactement quel en était le nombre. Certaines caravelles de cette époque portèrent jusqu'à vingt bouchées à feu. Il se peut que Colomb ait réduit son armement de façon à pouvoir loger plus aisément les vivres qu'il devait embarquer pour suffire à la subsistance d'équipages qui ne montaient pas à moins de quatre-vingt-dix hommes par navire.

Quand à la voilure, elle n'était pas la même sur chaque caravelle. *La Pinta*, d'abord voila à la

latine, c'est-à-dire avec des voiles triangulaires, reçut ensuite des voiles carrées. *La Santa-Maria* était grée en *navo*, c'est-à-dire qu'elle avait une voilure carrée au mât de l'avant et au mât du milieu. *La Nina* était latine. On suppose, d'après certaines estampes postérieures, que ces caravelles avaient quatre mâts.

Leur *plus près* était à six quarts. Leur vitesse était fort convenable, puisqu'elles firent en trente-cinq jours le voyage de Palos à San-Salvador, durée normale de la traversée d'un voilier qui, de nos jours, irait d'Espagne aux Antilles.

On trouve d'ailleurs dans le journal de voyage de Christophe Colomb des indications qui peuvent faire connaître assez exactement la marche moyenne de ses caravelles. Le 9 septembre 1492, on a fait quarante-neuf lieues, le lendemain on en a fait soixante. Ce sont des vitesses que ne dédaignerait pas un yacht à voiles, en tournoi de compagnie.

En résumé, les bâtiments avec lesquels le grand navigateur accomplit son premier voyage en Amérique étaient de bons navires, solides, convenablement grésés, qui ne ressemblaient en rien à ces barques infimes, non pontées, délabrées et pour ainsi dire dépourvues de tout ce que l'imagination de quelques biographes s'est plu à décrire. Cette constatation ne doit pas porter atteinte à la grande et légitime renommée de Christophe Colomb. C'est assez pour sa gloire d'avoir deviné l'existence d'un continent inconnu, et d'avoir eu la hardiesse de se lancer à sa découverte, en dépit des alarmes des uns et du mauvais vouloir des autres.

MARC LANDRY

## LES PERFDIES D'UN CHAPEAU



I

Sambo. — Pas de blague ! Ce n'est pas un chapeau qui va te grandir !  
Trim. — Ha ! ha ! Je te parie ma fortune contre la tienne, espèce de vilain nègre !



II

Sambo. — Pour l'amour de Dieu ! Qui m'a flanqué un nègre comme celui-ci !

## JACQUES, LE GAGNE PETIT



OMME neuf heures sonnaient, il apparut dans la rue de Bourgogne, poussant devant lui son équipage de rémouleur. Sa tête seule dépassait la meule, une tête pâlotte de gamin des faubourgs, mais éclairée par deux yeux brillants. Malgré la fraîcheur de la matinée, il suait à grosses gouttes, les brancards de la "planche" étaient visible-

ment trop lourds pour ses jeunes bras. Cependant, il luttait contre la fatigue et continuait à avancer.

Enfin, au coin de l'avenue de Longchamps, il s'arrêta, et, après s'être éponge, il lança d'une voix aiguë, à plusieurs reprises, le cri :

— A repasser couteaux, rasoirs, canifs, ciseaux !

Puis il attendit patiemment. Ses traits, toute sa petite personne, n'accusaient guère que quinze ans, mais il avait l'air résolu d'un homme, et ce n'est pas sans une certaine hauteur qu'il considérait les garçonnets qui étaient accourus dès son premier appel, et formaient cercle autour de lui. Il faisait songer à ces apprentis auxquels on confie, par aventure, une besogne de maître ouvrier, et qui, instantanément, prennent grave mine.

Bientôt, des cuisinières, des domestiques, sortant des maisons voisines, lui apportèrent divers objets à aiguiser.

Alors, il mouilla soigneusement la meule, et, le corps penché sur le chevalet, il se mit à travailler. Son pied actionnait vivement la pédale, la roue tournait, des étincelles sautaient de la lame que ses doigts pressaient contre la pierre.

Les garçonnets, fort amusés du spectacle, se rapprochèrent de plus en plus. Un moment, comme ils génaient ses mouvements, il s'écria d'un ton d'autorité :

— Eh ! les jeunes ! voulez-vous bien me ficher la paix, tout de suite.

Et les jeunes, dont plusieurs, par parenthèse, étaient plus âgés que lui, se reculèrent, respectueusement.

\* \*

Une heure après, il avait déjà aiguisé nombre de couteaux et de canifs, il essuyait avec un chiffon la cimolie qui s'était déposée sur la meule, lorsqu'il survint une vieille femme au nez crochu, madame Morland, bien connue dans Boulogne pour son avarice sordide.

Lui présentant une paire de ciseaux, elle demanda :

— Combien ?

— C'est quatre sous.

— Je donnerai trois sous.

Madame Morland comprit qu'elle n'aurait point raison de lui, elle finit par consentir.

Mais elle soupira si fort, pendant tout le temps que prit l'arrangement de ses lames, et elle geignit d'une façon si grotesque quand elle dut compter les quatre sous, que les garçonnets du cercle partirent de bruyants éclats de rire.

— Oh ! c'nez ! dit à demi-voix l'un d'eux.

Le mot circula, fit fortune, fut, l'instant d'après, chanté en chœur.

Et, tandis que la vieille s'éloignait, furieuse, le rémouleur lui-même, gagné par la gaieté générale, redevint momentanément gamin et rit à pleine gorge.

\* \*

Cependant, l'épicier Godefroid, un gros sanguin, de visage bienveillant, qui, du bas de la porte, avait assisté à la scène, s'était approché de l'aiguiser. Il entra en conversation avec lui :

— Au moins, toi, lui dit-il, tu sais défendre tes prix. Cela m'a réjoui de t'entendre. Sans te commander, peut-on savoir ton nom ?

— Je m'appelle Jacques Porcher.

— C'est la première fois, sans doute, que tu viens à Boulogne, car je ne t'y ai jamais vu !

— Oui.

— Tu demeures loin ?

— A Vaugirard.

— Une jolie trotte de Vaugirard à Boulogne !

— Pardine, mais voilà, hier j'ai couru Javel, le Point-du-Jour, Auteuil ; de la journée je n'ai gagné que deux ronds, alors je me suis dit : " Faudra aller plus loin." Je ne suis pas fâché. Ça s'annonce assez bien. Vous êtes de l'endroit, vous, vous pourriez me répondre. Est-ce qu'il y a beaucoup de rémouleurs qui circulent dans Boulogne ?

— Des saisons, oui ; des saisons, non.

— Aurais-je chance de me faire une petite clientèle, si je venais régulièrement, par exemple, deux fois la semaine.

— Eh ! peut-être, je ne dis pas non, pourvu que tu travailles convenablement.

— Oh ! je sais mon métier, s'écria fièrement le jeune repasseur, donnez-moi le plus fin rasoir et je vous l'emfilerai, que vous ne verrez pas un grain qui dépasse sur tout le tranchant.

— Qui te l'a appris, le métier ?

— Le père.

— Et celui-ci, probablement, court d'un autre côté, pendant que tu visites Boulogne ?

— Non, c'est quatre sous.

— Voyons, vous me ferez bien cela pour trois sous ? insista la vieille avec un accent pleurnicheur.

— Non, quatre, quatre, répéta sèchement le rémouleur.

— Mais les ciseaux ne sont pas grands.

— Seulement, ils sont rudement ébréchés. On dirait que vous vous en êtes servie pour couper du bois. Ils vont me faire plus de moulée que six paires ordinaires. J'aurais dû exiger cinq sous.

Le jeune repasseur parlait nettement en commerçant sérieux et décidé à ne pas se laisser marchander. Ma-

— Non, répondit Jacques avec la résignation que l'on met à rapporter un événement fatal, il ne court plus, il est mort la semaine dernière.

— Ah ! s'exclama Godefroid, et vous êtes beaucoup chez vous ?

— Il y a la mère, qui travaille au lavoir, et quatre enfants, plus petits que moi, qui ne font encore rien.

— Alors, tu remplaces ton père ?

— Oui, dit simplement le garçon.

\* \*

Le gros homme s'attendrit. Une seconde, il parut hésiter entre deux ou trois projets. Puis il courut à sa boutique et en revint avec une demi-douzaine de couteaux : des longs, des moyens, des menus.

— Ordinairement, c'est moi qui les aiguisé, déclara-t-il, aujourd'hui, ce sera toi.

— Chouette ! chouette ! chantonna Jacques en posant les couteaux sur la tablette de l'équipage.

Plus tard, le boulanger, le charcutier, les marchands de vins de la rue, auxquels Godefroid avait parlé chaleureusement en faveur de Jacques, apportaient successivement aussi à celui-ci des couteaux, et, jusqu'au milieu de l'après-midi, il eut à besogner.

Ensuite, il se réattela à sa planche et il allait la mettre en branle, lorsque l'épicier au bon visage reparut, et dit, paternellement, en lui glissant un papier dans les mains :

— Tiens, voici pour toi.

Le papier renfermait un épais morceau de fromage.

— Merci bien, ce n'est pas de refus, fit Jacques ravi.

Et il ajouta naïvement :

— Une riche idée que j'ai eue de venir à Boulogne, moi qui adore le gruyère !

Alors, il partit. Les gens vers lesquels il marchait ne voyaient, au-dessus de la meule que sa tête, une tête pâlotte de gamin des faubourgs, mais qui rayonnait.

(Le radical.)

PAUL HEUSY.

## IL Y A DE QUOI

Lui, (dans le verger). — N'est-ce pas que ces arbres ont l'air plaintifs et malades ?

Elle. — Oui ; et vous en feriez autant si vous étiez plein de pommes vertes comme eux.

## INSATIABLE



Le tramp, (à ses sauveteurs). — Les amis, une faveur ! Parce que c'est plein de monde là-bas !

Le matelot. — Fichtre ! Nous sommes ici pour t'en ficher une faveur.

Le tramp. — A part de cela. Voilà trente ans que je n'ai pas touché à l'eau. Brassez-moi longtemps avant de m'en retirer.

LA JEUNESSE FIN DE SIÈCLE



Le professeur, (cherchant à faire comprendre la signification du mot beau-frère). — Ainsi, par exemple, tu as une sœur ?  
Lolo. — Ah ! pour ça, vous êtes en retard : elle se marie dans huit jours. LA !

QUEEN'S THEATRE



"The White Squadron" tient l'affiche cette semaine au Queen's Theatre. C'est un grand drame à spectacle, que l'auteur a tiré des actes de brigandages qui eurent lieu au Brésil, sous la dictature de Da Fonseca. Comme on le voit, c'est une pièce théâtrale toute nouvelle, faite sur des événements

récents.

La pièce, qui est divisée en quatre actes, représente au premier, la demeure de l'héroïne, Onesta Silvéria, à Rio Janeiro ; des ruines monastiques sur la Parahiba, au deuxième ; la Place du Commerce à Rio, au troisième, et au dernier, les Barraques du Rio, et l'arrivée du *White Squadron*. Ces scènes, qui sont d'un réalisme frappant, ont été fort admirées.

L'introduction de lamas et d'un buffle du Brésil ajoute à l'effet.

Le drame lui-même a été parfaitement rendu, et compte des acteurs de talents, dans MM. Robert Hilliard, Oscar Eagle, W. Harcourt, Edwin Barbour, Herbert Carr, Graham Henderson et Mlle May Wheeler.

Le *White Squadron* est un succès sous tous rapports et devra faire les délices de ceux qui aiment les fortes émotions.

L'ILE SANGI

Voici quelques renseignements au sujet de l'île Sangi ou Sanghir, théâtre de l'épouvantable catastrophe dont le télégraphe nous a apporté la nouvelle.

L'île Sangi est située au nord-est des Célèbes. De forme oblongue, elle est échancrée d'une foule de baies qui offrent de bons mouillages pour les vaisseaux.

À l'ouest, on rencontre le port de Taroona et, à l'est, celui de Tabookan.

Ce ne sont, à proprement parler, que des villages, qui forment deux districts, auxquels il faut ajouter celui de Kandhar.

Sangi a une superficie de neuf cent trente-neuf

kilomètres carrés et ne compte pas moins de quarante mille habitants.

Si douze mille d'entre eux ont trouvé le mort dans l'épouvantable cataclysme qui vient d'avoir lieu, il est probable que l'île tout entière n'a pas été engloutie.

Elle est entourée d'une cinquantaine d'îlots tels que : Saleiser, Beaton, Tanah-Djampéa, Toyéau, Talavet, qui sont couverts de volcans.

Dans les Célèbes, se trouve le plus redoutable, le Sapoctan, qui n'a pas moins de 5616 pieds d'altitude, et qui a eu plusieurs éruptions pendant ce siècle.

Près de lui on remarque le Panghoo qui vomit sans cesse des eaux boueuses en ébullition et des gaz délétères.

L'effet produit par ces éruptions est très bizarre, car la couleur de l'argile fluide lancé dans les airs est très variable : le jaune se succède au vert, le vert au bleu, le bleu au rouge.

L'île de Sangi est traversée dans sa longueur par une chaîne de montagnes où l'on distingue le volcan de l'Abé ou de "cendre", qui dresse son cône ébréché au-dessus du promontoire septentrional.

Cette pyramide superbe est une de celles dont les éruptions ont causé tant de désastres.

En 1711, des milliers de personnes ont été englouties sous la pluie de ses cendres ; en 1812, des coulées de laves s'épanchèrent sur les campagnes des alentours, rasant les bois de cocotiers qui faisaient la richesse de l'île.

Enfin, le 2 mars 1856 eut lieu une éruption plus terrible que toutes les précédentes. Pendant plusieurs jours l'Abé vomit des cendres, des laves, des coulées de feu, des fleuves d'eau bouillantes qui se répandirent dans presque toute l'île et firent périr de trois à quatre milles personnes.

Depuis cette époque, aucun cataclysme ne s'était produit dans l'île.

Sangi, comme les Célèbes, appartient nominativement aux Hollandais qui n'exercent point leur souveraineté sur les habitants et n'ont même pas de fonctionnaires dans les deux ports principaux ; ils se bornent à envoyer toutes les deux années un délégué qui visite tous les principaux districts de l'île.

Les habitants de Sangi sont des Alfourons en grande partie civilisés qui ont été baptisés dès le seizième siècle par des missionnaires catholiques. Depuis lors, ils ont abandonné le catholicisme et ont laissé tomber en ruine les églises.

THÉÂTRE-ROYAL

TONY PASTOR ET SA TROUPE



C'est toujours un événement pour les amateurs du théâtre que la visite de Tony Pastor et sa troupe. Les représentations données sous la direction de ce célèbre régisseur qui est lui-même un acteur hors ligne, sont de haut goût et dans le genre des variétés, genre si populaire à Montréal. Rien n'est supérieur en Amérique

Les sièges ordinaires n'ont pas suffi. La salle était comble tous les jours.

On a eu recours aux tabourets mobiles, et un grand nombre de spectateurs retardataires ont dû faire pied de grue.

Tony Pastor a su s'environner d'excellents acteurs. Outre que les actrices jouent, chantent et dansent avec beaucoup de grâce et d'art, elles possèdent ces avantages de la personne qui mettent en séduisants reliefs, leurs talents scéniques.

Mlles Birdie Brigling, musicienne très versatile, Maggie Cline, superbe contralto, portraitiste irlandaise, Lizzie Daly et l'enfant prodige "Little Venice," danseuses émérites, et enfin, Bessie Bonchill, cantatrice distinguée, ont gagné les plus chaleureux applaudissements en faisant preuve de la meilleure discipline.

George E. Austin, acrobate sur le fil de fer, est simplement merveilleux. Nous ne croyons pas qu'il ait été égalé ici.

Les "Detroit Brothers," comme gymnastes, n'ont pas non plus de rivaux.

Tony Pastor a donné de ces chansons pétillantes et piquantes, comme lui seul sait en donner. Le fameux Tony ne vieillit pas. La scène le rajeunit et il est toujours inimitable.

La semaine prochaine, DAN MCCARTHY.

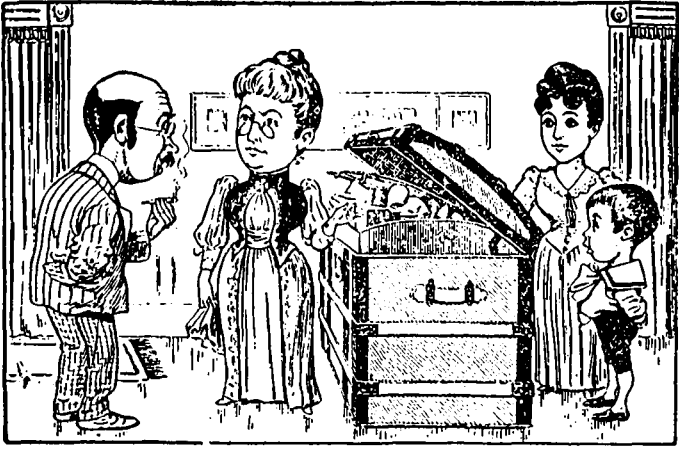
Ripans Tabules purify the blood.

APRÈS LES HEURES



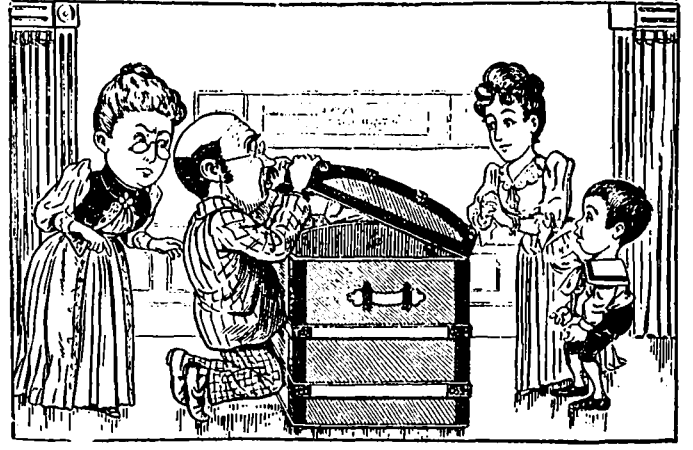
Le garçon de buvette. — Attendez que j'éteigne, voici la police.  
Patrick. — Ha !!! Comment boire à la maison ?  
Le garçon. — Vous ? Vous plaisantez ! Versez-le n'importe où, votre verre. Il est sûr de retrouver la place.

## RETOUR DES EAUX



I

—Si tu veux te forcer un peu, Edouard, tu es capable de fermer cette malle.



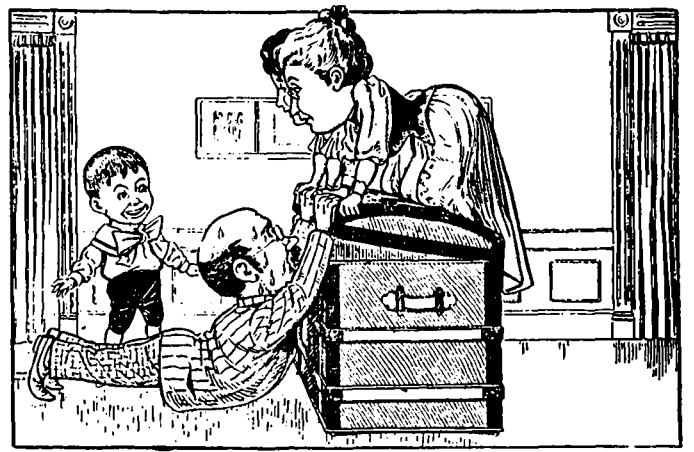
II

—Comment ! Pas plus que cela ! Essaie encore.



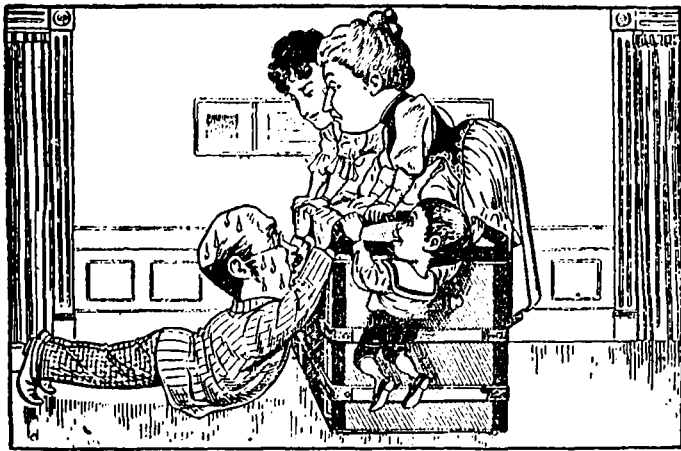
III

—Arrête ; je vais monter dessus.



IV

—Bon, Clara ; pèse encore. C'est cent quarante livres de plus.



V

—C'est cela, mon Grelot ; c'est encore cinquante livres.



VI

—Hourrah ! Quand je te disais, que ça ferait.



VII

*Le mari, épuisé.* —La clef, vite !  
*Grelot.* —La clef ! La clef ! Je l'ai vue tout à l'heure....



VIII

.....dans le fond de la valise.



## LE FEU SACRÉ



I

Hourrah ! Le journal m'écrivit qu'il va publier mon article sur les canaux du St-Laurent !



II

(La semaine suivante.)  
— C'est curieux ! Je n'ai encore rien vu dans le journal.



III

(L'année suivante.)  
— Pourquoi ne paraît-il pas ?



IV

(Cinq ans plus tard.)  
— J'ai pourtant lu tous les numéros ! Il n'y était pas !



V

(Quinze ans plus tard.)  
— Va-t-il jamais paraître ?

## MYSTIGO

(Pour le SAMEDI)

(Suite.)

V

Malgré sa bonté native et son abnégation héroïque, Mystigo avait pourtant un ennemi.

Comme il ne devait partir que le lendemain de la journée des prix, Mystigo, afin d'accomplir sa promesse, alla passer la soirée de ce grand jour, chez l'ouvrière dont il avait sauvé le petit garçon. La brave femme voulait confirmer sa gratitude au sauveur de son fils : il lui semblait qu'elle ne l'avait pas assez remercié. Mystigo passa deux heures en compagnie de la digne ouvrière et de son enfant. En sortant de chez elle, sur le coup de dix heures pour aller rejoindre son père à un hôtel voisin, la jeune femme l'accompagna jusqu'au seuil de son nouveau logis.

Elle le regarda marcher pendant quelques instants, mais comme elle allait rentrer, l'ouvrière remarqua un homme qui venait de surgir de derrière une porte cochère et suivait Mystigo avec une allure suspecte. Elle eut le pressentiment qu'un danger le menaçait ; alors, tirant la porte sur elle-même, elle précipita ses pas derrière l'inconnu. Elle eut envie de crier à Mouton qu'on paraissait le suivre mais craignant de se tromper, elle crut prudent d'attendre. Arrivé à l'angle d'une petite rue déserte, qu'enfila Mystigo, l'individu marcha plus vite et se rapprocha de lui : Mouton entendait bien des pas derrière lui mais il ne se méfiait nullement et ne se retourna pas. L'ouvrière, anxieuse, pressa le pas et ne se trouva plus qu'à quelques pieds de l'inconnu. Comme l'ouvrière était chaussée de pantoufles, celui-ci ne soupçonna pas sa présence. C'était un homme à taille mince et élancée dont les gestes nerveux annonçaient un naturel brutal ; il était vêtu d'une grande blouse bleue à la mode des ouvriers du pays avec casquette plate et pantalon noir. Tout à coup, à un endroit sombre, l'homme s'élança sur Mystigo et leva une main sur lui. Tout à ses réflexions sur les événements de cette journée si émouvante pour lui, Mouton ne prêta pas d'abord attention aux pas précipités qu'il entendit derrière lui ; mais à ce moment, la jeune femme poussa un cri de frayeur et avec la promptitude de l'éclair, se précipita entre Mystigo et son agresseur, celui-ci fit un soubresaut et sa main retombant comme dans un mouvement spasmodique, un éclair d'acier s'éteignit dans la poitrine de l'ouvrière : elle poussa un profond soupir et s'affaissa sur le pavé. La malheureuse avait reçu un coup de couteau qui avait perforé le poumon droit. En entendant le cri d'alarme de la pauvre femme, Mystigo se retourna subitement et voulut saisir le bras de l'assassin ; malheureusement, court comme il l'était et se trouvant séparé de lui par l'ouvrière, il ne put empêcher la jeune femme de tomber victime à sa place.

À la vue du sang, le meurtrier prit la fuite en se dirigeant par des rues désertes où il espérait



VI

(Cinquante ans après.)  
— Je ne pense pas qu'il paraîsse jamais.



VII

(Quatre-vingts ans après.)  
— Hourrah ! Le voilà, mon article !... J'en écris un autre.

faire perdre sa piste. Mystigo hésita une seconde : devait-il secourir la pauvre jeune mère ou appréhender l'assassin : la crainte que celui-ci n'échappât, le détermina à le poursuivre. Mais afin d'attirer du monde auprès de la pauvre blessée, il se mit à crier successivement : au secours, à l'assassin ! Des fenêtres dormant déjà dans l'ombre s'ouvrirent brusquement à ce cri : c'était en effet, un alerte terrible pour cette petite ville d'ordinaire si paisible. Quelques personnes aperçurent alors la pauvre femme couchée sur la chaussée et s'élançèrent à son secours ; un sergent de ville, ayant ouï le cri d'alarme, arrivait en même temps. On releva la victime toute sanglante et évanouie et on porta à la plus proche pharmacie. Pendant ce temps, Mystigo donnait la chasse à l'assassin, mais celui-ci, grand et bien découplé, courrait avec la rapidité d'un cerf. Mystigo, excellent coureur lui-même, n'avait cependant pas assez d'avance sur lui pour pouvoir le rejoindre et la distance ne diminuait pas entre eux.

Le misérable qui paraissait très-bien connaître la ville, avait pris de savants détours au milieu d'un dédale de petites rues où la police ne faisait que de courtes apparitions et cherchait à gagner la campagne. Mystigo se désolait de son impuissance à le rejoindre, tout en l'interpellant : " Arrête donc, grand lâche, gredin, assassin de femmes, tigre ! ... attends... tu te lasseras une fois ; " mais le meurtrier ne paraissait rien moins que las et il courrait toujours avec son allure de chevreuil. Mystigo le poursuit de son côté sans céder un pas mais sans en gagner un non plus. La lutte qui durait depuis sept ou huit minutes, paraissait devoir se prolonger longtemps encore. Les lutteurs coupaient en ce moment l'extrémité du quinconce ou promenade de la ville ; ils franchirent l'un après l'autre le saut de loup qui bornait le cours comme on appelait encore la promenade et se trouvèrent en campagne ; ils arpentaient maintenant la grande plaine qui encadre la ville au sud et au nord et les ténèbres aidant, Mystigo craignait que son adversaire ne lui échappât en se blottissant dans quelques plis de terrain, en se cachant dans quelques halliers ou bouquets d'arbres qu'on croisait de temps à autre. Cependant, Mouton avait un œil d'aigle et ne le perdait pas de vue, bien que l'autre eût une trentaine de pas d'avance et que la nuit fut noire.

Néanmoins, il se mangeait les sangs ; qu'il se disait-il, cet assassin échappera peut-être à sa juste punition ; ah ! que n'ai-je ramassé une pierre sur le cours afin de la lui lancer à la tête et l'arrêter ainsi. Ils courraient, courraient toujours à perdre haleine : ils étaient maintenant à un mille de la ville. Soudain, Mystigo distingua un rideau de grands arbres ; c'était des peupliers se déployant en une longue ligne : la rivière s'écria-t-il, je le tiens ! c'était en effet la rivière appelée le Dragoon, qui baigne Vesoul et coupe la plaine de ce côté.

Arrivé là, en effet, l'assassin serait obligé de dévier en longeant la rivière ou de la franchir à la nage car il n'y avait pas de pont à proximité.

Or, dans ces parages, le cours d'eau était profond et les bords abrupts et très-encaissés ; y sauter était facile mais regagner sur ses escarpements était difficile même pour un homme dispos et bon nageur. Mystigo pensa donc que le meurtrier préférerait côtoyer la rivière ; elle entra à Vesoul de ce côté : la ville était donc située en aval. Afin de forcer son adversaire à s'en rapprocher, Mystigo au lieu de tirer droit sur le cours d'eau, obliqua sur la gauche dans le but de couper la retraite à son adversaire du côté de la campagne. Mais pas ne fut besoin de cette stratégie car l'autre, arrivé à la rivière, ne prit pas le temps de s'orienter et s'enferma lui-même en se dirigeant en aval. Mystigo se dit alors qu'il était pris. Les distances étaient néanmoins toujours scrupuleusement observées de part et d'autre. On se rapprochait de la ville et on devait nécessairement se heurter au grand pont sur lequel passait beaucoup de monde et alors... Tout à coup, on atteignit un endroit où la rivière faisait un coude et se rétrécissait tellement que les peupliers des deux rives inclinés sur la rivière, se touchaient presque : les extrémités de leurs branches descendaient à un mètre de l'eau ; à cette vue, l'assassin s'arrêta soudainement et après deux secondes de réflexion, embrassa un des arbres et se mit à grimper. Son intention évidente était de communiquer à un des arbres en face, de gagner l'autre rive et de mettre ainsi la rivière entre lui et son poursuivant. Il monta, se suspendit à une des branches extrêmes de l'arbre sur lequel il avait grimpé et se balançait, il toucha à une branche de l'arbre opposé, et la saisit vivement ; il se disposa alors à redescendre à terre. Mystigo arriva à son tour sur les lieux. D'un coup d'œil, il jugea qu'il perdrait trop de temps à poursuivre l'assassin par la même voie. Alors, se débarrassant de sa tunique de collégien et faisant sauter ses bottines, il prit un élan formidable et tomba en plein milieu de l'eau noire ; la rivière n'avait ici que trente-cinq pieds de largeur et était profonde de quinze pieds : se soulevant sur l'eau, Mystigo éleva le bras et atteignit la branche sur laquelle l'assassin se tenait cramponné ; il la secoua fortement dans l'espoir de lui faire lâcher prise et de lui faire ainsi piquer une tête dans l'eau mais déjà l'autre avait saisi une nouvelle branche hors d'atteinte de Mystigo.

Celui-ci nagea alors avec force et en quelques élans, il aborda sur la rive opposée.

Là, saisisant le tronc qui baignait dans l'eau, il le gravit et regagna la berge. Mais déjà son adversaire avait repris sa course. Cependant, malgré les ténèbres, Mystigo l'avait entrevu l'espace d'un éclair et il le reconnut grâce à sa casquette qui, étant tombée à l'eau, lui laissa le visage à découvert. "Vimeux, s'écria-t-il, Anatole Vimeux, assassin ! il n'y a, en effet, que toi parmi nous qui sois capable d'un crime ; Vimeux, le plus mauvais élève du lycée et le second en gymnastique ; cela ne m'étonne plus qu'il m'ait fait courir et qu'il a franchi les obstacles si habilement, conclut Mystigo." Celui qu'il apostrophait ainsi était l'élève à qui il avait riposté un jour en lui lançant la boulette que nous avons citée, à propos d'une réflexion de celui-là, sur la mâchoire de Mystigo ; c'était aussi le même dans l'assiette duquel il avait jeté une poignée d'os et qui lui avait valu deux heures de piquet.

Anatole Vimeux, fils d'un chimiste de Belfort, était, en effet, l'élève le plus caucere, le plus discipliné le plus envieux, le plus méchant que jamais eut renfermé le collège de Vesoul. Il n'avait à son crédit que le goût de la gymnastique, des armes et de l'équitation, en un mot, le goût du sport ; aussi, après Mystigo, c'était le gymnaste le plus habile du lycée ; mais il n'avait rien du désintéressement de notre héros. Mouton avait été longtemps son moniteur au gymnase ; et il lui avait dit plusieurs fois, qu'il ferait aussi parler de lui quelque jour : il ne pensait guère, alors, pauvre Mystigo, si tristement prophétiser.

Mais pourquoi Vimeux avait-il voulu le tuer ? Mystigo se le demandait en vain depuis qu'il l'avait reconnu. Si encore, il n'avait atteint, pensait-il, mais non, c'est cette pauvre mère qu'il a blessée !

Tout en faisant ces réflexions, notre jeune champion s'était remis à la poursuite de l'assassin. Cette course avait quelque chose de fantastique au milieu des ténèbres et dans les costumes bizarres de nos deux héros. Étant sans chaussures et sans tunique, Mystigo se trouvait relativement plus léger, bien que son pantalon et sa chemise fussent mouillés ; aussi, empiétait-il, cette fois, sur son adversaire qui commençait à faiblir ; il courait avec un tel entrain qu'il ne sentait presque pas les piqûres que lui occasionnait le chaume de la prairie.

### LES INCONVENIENTS DU NATUREL



L'Hon. M. de La Gouperie. — Mais ! Vous m'avez fait une gueule ! L'artiste (Gatinid). — Pardon, monsieur, je... je croyais que monsieur voulait l'avoir ressemblant.

Après une nouvelle course furibonde d'environ cinq minutes, Mystigo était enfin sur les talons de l'infâme Vimeux ; il lui cria alors : Rends-toi ! mais l'autre lui répondit par le mot du général Cambroune aux Anglais, à Waterloo ; une dernière fois, répéta Mystigo, rends-toi ou je t'abats d'un coup de pied ! Vimeux s'arrêta ; puis, faisant brusquement volte-face, il boudit sur Mystigo, son long couteau à la main, qu'il n'avait pas quitté et encore tout ensanglanté. Mouton, qui était sur ses gardes, l'évita en exécutant un double pas à droite et lui décochant en même temps, un brusque coup de pied sur le bras, il lui fit lâcher le poignard ; il le ramassa aussitôt et le brandissant, il dit à Vimeux : Marche devant moi jusqu'au poste ou je te pique avec ton arme ; et surtout n'essaie pas de te sauver ou je te lance un coup de lame dans les mollets pour te faire vider les arçons. Nos deux collégiens étaient à deux pas de la gare ou se trouvait un poste de police.

Voyant que toute résistance était inutile, Vimeux marcha devant Mystigo, et ils arrivèrent sans autre incident, l'un conduisant l'autre, au poste du chemin de fer. Grand ébahissement des personnes présentes, à la vue de ce collégien en déshabillé et tout mouillé, tenant un couteau à la main, qui en faisait marcher un autre devant lui, costumé en paysan et tête nue. La nouvelle de l'assassinat était déjà parvenue au poste car la lutte entre Mystigo et Vimeux avait duré près de trois quarts d'heure. Le jeune assassin fut immédiatement conduit chez le commissaire de police. À l'interrogatoire que le commissaire lui posa, il répondit franchement qu'il avait pris Mystigo en aversion depuis qu'il avait sauvé la jeune fille des cornes du taureau.

"Celle-ci, dit-il, m'avait donné son affection et c'est Mouton qui me l'a enlevée par son dévouement. En second lieu, ses lauriers m'empêchaient de dormir ; je ne pouvais lui pardonner d'avoir remporté la palme en gymnastique ; l'espèce d'apathéose qu'on lui a rendu aujourd'hui, m'a aigri. Il y a assez longtemps qu'on le proclame premier prix ; ce devait être mon tour aujourd'hui ; c'est une injustice qu'il aurait pu m'épargner en refusant cette année, le premier prix. Voilà les deux faits qui ont excité ma haine ; j'ai cherché à l'étrangler mais je n'ai pu y réussir et j'avais résolu de tuer Mouton.

"C'est plus fort que moi et je rage d'avoir manqué mon coup ; si l'occasion se représentait, je tâcherais de le tuer encore. Je ne regrette qu'une chose, c'est d'avoir blessé involontairement et peut-être mortellement, la femme qui est venue s'interposer pour lui sauver la vie ; mais aussi, c'est sa faute, que ne se mêlait-elle de ses affaires ! Et maintenant, faites de moi ce que vous voudrez." Cette réponse cynique révolta les commissaires et les témoins et dévoila combien ce jeune misérable avait perdu le sens moral.

L'enquête établit du reste, que sa jalousie contre Mystigo, était toute gratuite car la jeune femme secourue par lui n'avait jamais encouragé les attentions de Vimeux ; même le père de la jeune fille lui avait signifié à plusieurs reprises, d'avoir à cesser ses assiduités.

En sortant de l'interrogatoire du commissaire où il avait paru comme témoin et pendant qu'on conduisait Vimeux en prison, Mystigo s'était précipité à l'hôpital où l'on avait porté la pauvre femme qui avait reçu le coup fatal à sa place. Il y arriva pieds nus, chemise et pantalon

### DES CONNAISSEURS



Lolotte. — Tu vois au bas ; c'est une petite fille qui s'est endormie avec sa poupée dans les bras.

Lolo. — Oui, et ce qu'elle va crier en se réveillant, lorsqu'elle va voir ce grand oiseau au-dessus d'elle !

encore mouillés, n'ayant pas pris le temps d'attendre les habits que le commissaire enchanté de ses hauts faits, voulait lui procurer le soir même : "Merci, monsieur le commissaire, demain, car ce soir, je suis trop anxieux, vous comprenez !" lui avait-il crié en dégringolant l'escalier de son bureau quatre à quatre.

En entrant à l'hôpital, on lui annonça qu'une hémorragie venait de se déclarer chez la malheureuse femme et qu'elle était perdue. On avait aussitôt couru chercher son enfant pour la suprême entrevue et il était là se lamentant près du lit de sa mère. Mystigo arriva comme un fou auprès d'eux et se précipitant à genoux, il saisit la main de la mère et lui dit en l'arrosant de ses larmes : "Oh ! pauvre chère dame, que je regrette le coup qui vous a frappée et que je voudrais l'avoir reçu, moi à qui il était destiné ! La pauvre femme pouvait à peine parler car elle était très-faible et son sang refluit à chaque instant par sa bouche ; elle fit signe à Mystigo d'approcher et lui dit avec un douloureux effort en s'efforçant néanmoins de sourire : "je suis heureuse de mourir pour vous qui avez sauvé mon fils qui était toute ma vie. Je ne regrette qu'une chose, ajouta-t-elle tristement en le désignant, c'est ce malheureux enfant que je laisse sans ressource." A ces mots, une illumination subite ranima les yeux du jeune homme, voilés par les larmes et se relevant subitement, il dit à la mère mourante : "Madame, bien que je ne sois pas riche, je prends votre fils sous ma protection ; je vais assurer la vie de l'orphelin et jusqu'à ce qu'il soit à même de gagner son pain, il n'aura pas besoin de tendre la main." Et Mystigo levant la sienne du côté du crucifix, seul décor des murs blancs de l'hôpital, il ajouta : "Je le jure ! A ces mots l'œil terne de l'infortunée mère eût un éclair de joie ; elle voulut parler mais elle n'eut que la force de dire : "merci" en montrant le ciel à Mystigo comme la seule récompense que sa pauvreté personnelle pouvait lui promettre. Jetant alors les deux bras de chaque côté, elle réunit dans une suprême et même étreinte son fils et le bienfaiteur de son enfant et exhala un long soupir : elle était morte.

Elle venait ainsi d'accomplir héroïquement la promesse qu'elle avait faite lorsqu'elle avait dit à Mystigo, en le remerciant d'avoir sauvé la vie de son fils : Je vous serai dévoué jusqu'au trépas ! A l'aspect mystérieux de la mort dont la rigidité glaciale semble une ironie pour les vivants, une vengeance suprême de l'homme de bien contre l'apathie et l'injustice de ce monde ; à la vue de

## LE MÊME ACCOUTREMENT



*Le garçon de bureau.*—Une dame demande à vous parler.  
*L'horloger Barbarin.*—Oh ! là, là ! Attends que je passe mon vêtement.  
*Le garçon.*—Ce n'est pas la peine ; elle a le même habillement que vous.

L'attitude solennelle de cet être humain qui tournant le dos à la terre, semble lui dire un éternel adieu et dont l'œil atterré paraît lire maintenant les décrets redoutables de l'immuable éternité ; en face de cette morte, insensible désormais à ceux à qui elle a pourtant donné deux fois la vie : la vie de la nature et la vie par le dévouement ; à l'aspect du cadavre de cette martyre de l'amour maternel et de la reconnaissance, plus grande dans son immobilité cadavérique, pensait en ce moment Mystigo, que lui-même, bravant héroïquement la mort sur les épaules ; en face de la mort enfin, frappant pour la première fois les regards épouvantés de l'enfant et du jeune homme, tous deux restèrent un instant atterrés. Puis chacun sentant qu'il venait de perdre un immense trésor dans la vie : l'un, une mère ; l'autre, une bienfaitrice, ils éclatèrent en sanglots. Alors l'enfant se roula sur le corps de sa mère, la suppliant naïvement, avec des cris déchirants, de revenir à la vie ; Mystigo à genoux, pria et sanglotait comme s'il eût perdu sa propre mère.

Il était une heure lorsqu'il quitta la chambre mortuaire pour rentrer à l'hôtel où son père l'attendait avec anxiété, ne connaissant rien encore du rôle que son fils venait de jouer. Bruyants éclats de rire des employés de l'hôtel en voyant Mystigo dans son singulier costume, mais les rires se changèrent en admiration lorsqu'on connut la cause de ce négligé. Le lendemain, des amis allèrent à la recherche de la défroque de Mystigo et la lui rapportèrent. La mort de la brave femme retarda le départ de Mouton. Les funérailles, faits aux frais de la ville, furent magnifiques : la musique des cuirassiers et la fanfare de la ville prêtèrent leur concours ; la population entière, admirant le courage de cette sympathie qui entourait Mystigo, s'était fait un devoir de l'accompagner jusqu'à la tombe. Tout ce qu'il y avait de collégiens en ville avaient pris place derrière le corbillard et Mystigo conduisait le deuil à côté du petit garçon de la défunte. Au cimetière, le maire fit une allocution sur la noble conduite de la pauvre femme.

Le lendemain, de ce jour funèbre, un jeune homme se présentait chez l'horloger le plus important de la ville et lui exhibant une montre, il lui disait : « Combien m'offrez-vous de cet objet ? » Le bijoutier prit sa loupe, examina, retourna plusieurs fois dans ses mains chaîne et montre, puis relevant ses yeux éblouis, il dévisagea notre jeune homme et lui dit d'un air navré : « Rien, monsieur, car jamais probablement, je ne pourrai la vendre. Cette montre est un chef-d'œuvre et de pareils bijoux ne se vendent qu'à Paris.

—Avec la chaîne, à combien l'estimez-vous ?

—Je ne croirais certainement pas la payer trop cher en vous en offrant vingt mille francs car pour un amateur, elle en vaut vingt-un à vingt-deux

mille mais je vous le répète cher monsieur, je n'en aurais probablement pas l'écoulement.

— Donnez-moi les vingt mille francs et faites une annonce dans le journal du département que je m'engage à payer et si vous ne réussissez pas la vendre, je vous rends votre argent et reprends la montre.

L'offre était engageante car l'horloger sourit ; néanmoins, il dit à son interlocuteur :

—Mais qui êtes-vous donc, monsieur, pour avoir tant de confiance en votre étoile ?

— Regardez-moi, répondit l'autre, et dites-vous bien que celui à qui appartient cette figure-là, n'avance rien qu'il n'en soit sûr ! et tenez, ajouta-t-il, voici mon portrait et mon adresse ; avec cela et le papier que voici, visé par le commissaire de police et par lequel je m'engage à reprendre la montre d'ici un mois, si elle reste invendue vous êtes couvert de vos risques. L'horloger lut posément l'engagement en question, légalisé, c'est-à-dire, endossé par l'autorité qui déclarait connaître le signataire et parut satisfait. Mais alors, observa encore timidement l'industriel

qui espérait maintenant une bonne aubaine avec cette affaire, si vous êtes sûr de la prompte vente de votre montre ; pourquoi ne la faites-vous pas annoncer à votre profit ? — Je pourrais vous répondre que vous m'en demandez trop et que cela est mon affaire mais je suis trop bon garçon pour vous parler ainsi ; qu'il vous suffise de savoir que j'ai besoin immédiatement de ces vingt mille balles (lisez vingt mille francs) pour solder une dette d'honneur.

Le fabricant de chronomètres s'inclina en présentant ses excuses, mais à ce mot dette d'honneur, il redevint soupçonneux et regarda plus attentivement celui qui venait de prononcer cette expression compromettante et qui paraissait presque un enfant ; son œil courait successivement du jeune homme au portrait puis tout à coup, frappé par un soudain souvenir, il s'écria : Mais je ne me trompe pas, vous êtes... oui, vous êtes bien le héros de la place du Palais de Justice. — Oui, dit Mystigo simplement. — Oh ! alors, dit l'horloger, je suis heureux que le hasard me procure l'occasion d'être utile à un jeune homme aussi digne que vous. Puis, ouvrant son coffre-fort, il en tira un livre à souche dont il remplit deux feuilles ; détachant alors le feuillet du talon, il le tendit à Mystigo en disant : Voici un chèque de vingt mille francs payable chez Mr Courcelle, banquier de Vesoul, et quoique vous fassiez de cet argent, cher monsieur, conclut l'horloger, je ne doute pas qu'il ne soit utilement employé entre vos mains.

Mystigo remercia et courut chez le banquier. Il demanda à le voir et lui dit : Monsieur, voici un chèque payable sur votre caisse ; je désire le laisser en dépôt dans votre banque pour une période de quinze années, au nom d'un enfant de six ans dont voici les noms sur ce papier et qui entre aujourd'hui à l'orphelinat.

L'administration de cette institution retirera les intérêts de cette somme pendant la dite période, pour l'entretien et l'éducation classique ou professionnelle de l'enfant, selon ses goûts. A sa majorité, il pourra retirer tout ou une partie du capital, pour son établissement. L'enfant n'a aucun parent qui puisse lui servir de tuteur. Le banquier fit rédiger un acte notarié en conséquence. Cet acte fut signé par lui, l'administrateur de l'orphelinat et Mouton, émané en cette circonstance par son père qui avait toute confiance en son fils. C'est ainsi que Mystigo remplissant la promesse faite à la mère mourante de l'assurer l'avenir de son fils et de son frère libre comme il l'appelait l'enfant.

On le voit, Mystigo était homme d'affaires à l'occasion : c'était lui, en effet, qui avait combiné tout ce plan de donation sur la tête de l'orphelin. Certes, la ville aurait pris soin de l'enfant dans le cas où Mystigo ne l'aurait pas doté ;

mais il n'aurait appris qu'un métier à l'orphelinat, tandis que la somme déposée sur sa tête allait lui permettre de faire un cours d'étude, suivant la volonté du donateur.

Avant son départ, Mystigo alla faire une prière sur la tombe de sa bienfaitrice et rendre une dernière visite à l'orphelin. — Calme-toi, lui dit-il, cher petit frère ; les bonnes sœurs de l'orphelinat seront pour toi aussi dévouées que ta maman, n'est-ce pas, ma sœur, dit Mystigo en s'adressant à une religieuse présente. — Oh ! certainement, répondit l'hospitalière de St Vincent de Paul en embrassant l'enfant. — Tu vois, petit, comme elles t'aiment déjà, les chères sœurs, ajouta-t-il ; quant à moi, je reviendrai te voir aussitôt que je le pourrai ; allons, adieu, je t'aimerai toujours... jusqu'à ma mort ! et Mystigo serra longuement l'enfant dans ses bras. Celui-ci pleurait, se cramponnait à lui en lui déclarant qu'il ne voulait pas le quitter. — Mais, mon ami, Dieu m'appelle ailleurs ; et puis, ainsi que je te l'ai dit, je reviendrai te voir. Mais les larmes de l'orphelin coulaient plus fort et il criait dans son langage enfantin : non, non, veux pas que tu partes, t'es bon, toi, je t'aime, je n'ai plus de maman, reste ici près de moi, pour la remplacer. La vue de ce pauvre enfant, sanglotant dans les bras de Mystigo et refusant de le laisser partir, présentait une scène déchirante. C'est que le cher petit sentait instinctivement que ce jeune homme tout à la fois son sauveur, son bienfaiteur, son frère et son père adoptif, était véritablement un ami, chose si rare dans le monde. Il ne fallut rien moins que les promesses, les caresses et les cajoleries successives des vingt religieuses de l'établissement, pour décider l'orphelin à laisser partir Mystigo et le calmer, mais ce fut avec la promesse formelle que son petit papa, comme il appelait Mystigo, reviendrai le voir... tout de suite, suivant sa naïve expression. — Bien ! ne pleure plus, dit Mouton, sois sage et écoute bien tes nouvelles mamans qui t'aimeront beaucoup, va ! un dernier baiser et adieu... c'est-à-dire, au revoir, dit Mystigo en s'efforçant de retenir ses larmes qui coulèrent malgré lui. Pauvre Mystigo ! — Suis-je bête, se mit-il à dire en détournant la tête ; voilà que je pleurniche à mon tour tout en l'exhortant à se calmer lui-même. Il s'arracha enfin aux bras du petit garçon qui, bien que pleurant toujours, était cependant plus calme et s'éloigna en essuyant ses yeux. Mystigo s'en fut dire un dernier adieu à ses professeurs et amis et partit l'après-midi même.

Plus de cent camarades l'accompagnèrent à la station du chemin de fer : tous ensemble, prirent le coup de l'étrier au café de la gare en disant : « A Mystigo et à l'année prochaine ! » Hélas ! l'année prochaine devait être l'année terrible ainsi que l'a appelée Victor Hugo et Dieu seul savait si tous allaient se revoir au collège. Le train pour Belfort qui portait Mystigo s'ébranla au chant de la Marseillaise, alors tolérée à ce moment-là par la police impériale, à cause des circonstances graves que l'on traversait. Mystigo agita une dernière fois son képi de lycéen et sortit de la ville aussi grand peut-être, qu'un général romain entrant à Rome en triomphateur. Bons camarades tout de même, dit Mouton en essuyant une larme ; puisse-je les revoir tous. Le chemin de fer de Paris à Mulhouse (Alsace) qui passe à Vesoul, tourne cette ville en décrivant un demi-cercle. Et comme la cité vesulienne est bâtie en amphithéâtre au pied d'un mont couvert de vignes, lequel est surmonté d'une chapelle dédiée à la Vierge, Mystigo put dire adieu à tous les lieux qui lui rappelaient un souvenir.

ASTIDE.

(A suivre).

## SOULAGÉ D'UN GROS POIDS

*Blanche.*—Vous avez vu mon père ?

*Alphonse.*—Oui, et je lui ai dit que j'étais venu pour lui demander la main de sa petite fille chérie.

*Blanche.*—Qu'a-t-il dit ?

*Alphonse.*—Il m'a dit oui, mais qu'au premier abord il avait cru que je voulais lui emprunter de l'argent.



## EN SINGE

ÉTAIT au bal de l'Opéra.

Donc, il y a dix ans, en décembre également, cédant aux instances de mon esprit curieux, je pris la résolution d'aller au premier bal masqué de l'Opéra.

Quelques amis devaient me piloter dans le lieu de délices féeriques ci-dessus désigné.

Personne ne m'aidait à tarir la coupe amère de l'existence. Premier point noir. Les amis me disaient :

— « Tu t'amuseras là bas ! Sois donc tranquille ! Assure-toi d'un costume, voilà tout. »

Je m'assurai d'un costume, sans remords.

Être un *singe* était mon rêve le plus cher. Je confectionnai donc un *singe* délirant, velu

comme un ours, avec une queue honorablement étoffée.

Je n'en dormais pas ! Huit jours à l'avance, je passais mon costume, et je répétais mon rôle. Je voulais être « à tout éteindre ! » Les prodigieuses gambades que j'exécutais, dans le silence du cabinet ! J'étais né pour être gorille !

Enfin l'heure solennelle, minuit, chrétiens, sonna à toutes les pendules de l'hôtel où, après un repas préparatoire (en attendant le repas *réparatoire*) nous devisions le verre en main.

On partit. A ce moment je débutai dans la carrière du guignon. Ces messieurs, et ces dames dont j'ai parlé plus haut, s'en allèrent dans deux fiacres, les seuls qu'on eût pu se procurer. Je dus monter en *lapin* sur le siège. Triste place. Ramassant avec une mélancolie naissante ma longue queue qui pendait contre les roues, je m'assis à côté du cocher goguenard.

Les fumées du vin s'évaporaient. Je me sentais devenir glacé au moral comme au physique. Je pâliissais sous le masque !

Les gamins, sur les trottoirs, remarquèrent bientôt ce chimpanzé lugubre, immobile au sommet d'une voiture et l'interpellèrent en diverses langues.

Voilà ce passage humiliant de mes mémoires. Il est de ces premières blessures dont la cicatrice est ineffaçable !

A l'Opéra, en montant l'escalier, des cris de bêtes fauves accueillirent ma timide arrivée. Oh ! mes belles gambades solitaires ; où étiez-vous en ce moment ?

Je devenais de plus en plus raide, et je gravis d'un air sinistre les degrés, ma pauvre queue sous le bras, car tout le monde s'amusait à marcher dessus.

Néanmoins, réchauffé, je voulus coûte que coûte, manger ma part de la galette des plaisirs. Je cherchai, avec ardeur, une jeune personne assez bonne pour vouloir bien accepter mon bras.

Oh ! mon Dieu, qui vites mes souffrances, vous savez si je mens !

Hélas ! aucune de ces aimables personnes ne voulut accepter mon bras. Je dus vider seul, la coupe amère de l'existence !

Je fus le jouet de bandes avinées, pendant une bonne partie de la nuit. Pour échapper à leurs audacieuses entreprises, je me réfugiai dans le corridor.

Mais ce singe qu'on voyait traîner éternellement dans les couloirs, abattu, navré, intriguait les municipaux et les agents !

On surveillait ce singe errant !

Parfois, pour leur donner le change, je m'asseyais dans la salle sur une banquette, cherchant l'obscurité, l'oubli, la tombe !

Mes pieds fatigués, étaient brûlants ; j'étais énérvé à un point qu'aucune dame n'atteindra jamais.

Plus d'amis ! Ils avaient disparu dans le tourbillon des plaisirs.

J'étais seul au monde, singe infortuné !

Des passants arrachaient, par poignées, la riche toison qui couvrait ma peau.

Je devins horrible, pelé !

Je désirais ardemment la mort, et je tombais de sommeil. Dame, j'avais tant mangé, tant bu, tant ri, tant gesticulé avant de venir au bal ! j'étais éreinté.

Que faire ?

Le regard interrogateur d'un garde municipal offensé de ma tenue attristante, me fit prendre une résolution héroïque.

Allons-nous en, me dis-je.

C'est facile à dire, cela, mais à mettre en action, ce n'est pas du tout la même chose.

Plus de paletot au vestiaire. On l'avait pris : c'est un postillon de Lonjumeau, je crois, qui l'avait réclamé comme sa proie. Un malheur n'arrive jamais seul.

Il était trois heures et demie, il pleuvait, et les cochers se déclaraient tous retenus, lorsque, tenant à la main ma fameuse queue enfin arrachée à la sortie, je me retrouvai sous l'azur humide du ciel.

Je partis à pied.

Oh ! voilà, voilà à jamais le souvenir de cette rentrée peu glorieuse dans mon domicile !

Dans mon domicile où, je le répète, je vidai la lie restée au fond de la coupe amère de mon existence de singe improvisé !

ERNEST D'HERVILLY.

## LES VARIATIONS DU BONJOUR



I

En laissant le domicile, M. Roselle salue sa tendre épouse tous les matins.



II

...excepté quand les choses ne sont pas à leur place...



III

...alors que... Ha ! les misérables !

## OR PUR



Lui. Allons ! Qu'y a-t-il donc ?

Elle. Vous venez de dire à Cécile que j'ai des cheveux de carotte.

Lui, cherchant à se racher. — Allons donc ! J'ai dit que vous aviez des cheveux de dix-huit carats.

On dit qu'il faut s'efforcer de retrancher tous les jours de nos besoins. C'est surtout aux besoins de l'amour-propre qu'il faut appliquer cette maxime : ce sont les plus tyranniques, et qu'on doit le plus combattre.

## FEUILLETON DU SAMEDI

## LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

## DEUXIÈME PARTIE.—LES AMOURS DU CHEVALIER.

## VI.—CAPITAINE.

(Suite)

Tous les bandits frissonnaient de joie. Jamais aucune de leurs nombreuses expéditions ne leur avait rapporté des résultats aussi splendides.

On examina ensuite le contenu du grand portefeuille de maroquin noir. Il renfermait des lettres de change pour des sommes immenses, à l'ordre de Van Goët, sur plusieurs négociants et banquiers israélites de plusieurs villes d'Allemagne, d'Autriche et de France.

Malheureusement, ces lettres de change étaient des non-valeurs entre les mains qui les possédaient actuellement.

Le portefeuille était, en outre, bourré de papiers et de parchemins contenant des notes relatives aux opérations multiples et aux gigantesques affaires du juif.

—Au feu ! . . . au feu ! . . . toutes ces paperasses ! . . . —cria Roncevaux.

—Non pas, — répliqua Denis, — ayons-en le plus grand soin, au contraire.

—Et qu'en voulez-vous faire, lieutenant ?

—Les renvoyer à Van Goët, s'il n'est pas mort de mes deux coups de couteau, ou, tout au moins, à ses héritiers.

—A quoi bon ?

—Eh ! mon Dieu, à ce que tant de richesses ne soient pas inutilement perdues. Qui sait si, lorsque toutes les sommes représentées par ces chiffons se seront converties en or et en pierreries, quelque hasard favorable ne nous permettra pas de remettre la main dessus ? Cet espoir est vague, j'en conviens ; c'est semer au peu au hasard ; mais la semence ne nous coûte rien, et nous avons l'espoir de récolter peut-être un jour.

—Ah ! — dit Roncevaux, — je ne pensais pas à tout cela. Vous avez raison, lieutenant.

—Maintenant, fit une voix, le partage de l'or et des bijoux.

—Aujourd'hui ? répliqua Denis. Impossible.

—Pourquoi donc ?

—Parce que le partage ne doit point pas se faire en l'absence du capitaine et que vous savez aussi bien que moi que le major n'est pas là.

—Bah ! dit alors Roncevaux, le major ne reviendra pas.

—Qui sait ?

—Mais enfin, lieutenant, nous ne pouvons point attendre indéfiniment son retour . . .

—Sans doute. Si donc dans trois jours le capitaine n'a pas reparu, nous le considérerons comme mort ou perdu pour nous ; nous nommerons un capitaine à sa place, et les choses reprendront leur cours habituel. Mais, jusque-là, il faut que le major soit réputé simplement absent et que ses droits soient respectés.

Ceci sembla juste à tout le monde, et, par conséquent, les paroles du lieutenant ne rencontrèrent aucune opposition. Les trois jours s'écoulèrent. Nous n'avons pas besoin de dire que le major n'avait pas reparu.

Denis rassembla tous ses hommes dans la grande salle qui servait aux repas et aux orgies de la bande.

—Camarades, leur dit-il, le délai fixé par moi et accepté par vous est écoulé. Nous ne pouvons plus attendre ni espérer le retour de celui qui fut si longtemps notre digne chef, et nous devons songer à le remplacer.

—Oui . . . —oui . . . —oui . . . —dirent toutes les voix.

Denis poursuivit :

—La confiance de celui dont nous déclarons la disparition étrange et mystérieuse m'avait élevé au second rang dans cette troupe de braves . . . Trouvez-vous que si, aujourd'hui, j'espère à prendre la première place, mon ambition soit trop grande ? . . . En un mot, voulez-vous de moi pour capitaine ? Votre acceptation sera pour moi un honneur que je saurai reconnaître et mériter. Si, au contraire vos regards s'arrêtent sur quelque autre qui vous semblera plus digne et plus capable, je me soumettrai sans un murmure à votre décision, et je fais d'avance serment d'obéir à celui que vous aurez choisi ! . . .

Ces quelques paroles, simples et courtes, produisirent le meilleur effet sur les chevaliers du poignard.

Depuis longtemps ils reconnaissaient à Denis une intelligence su-

périeure à celle du major lui-même, et leur confiance en lui était absolue.

Ce fut donc avec l'unanimité la plus flatteuse que tous s'écrièrent à la fois :

—Oui, —oui, —nous le voulons, —soyez notre capitaine !

Denis remercia comme il convenait. Puis, séance tenante, usant de son droit de capitaine, il nomma Roncevaux lieutenant.

Le partage des cent soixante mille livres en or fut fait immédiatement après.

Quant aux pierreries, un homme de la bande alla les proposer à un juif de Strasbourg, lequel servait parfois de recéleur et d'acheteur aux gentilshommes de grand chemin.

Ce juif, estimant ces pierres précieuses à une valeur de plus d'un million, en offrit incontinent cent mille francs, offre qui fut acceptée.

On voit que l'expédition à l'auberge du *Faucon blanc* avait rapporté aux onze bandits un chiffre assez rond de deux cent soixante mille livres. Denis Poulailler débutait bien dans ses fonctions de capitaine.

Laissons s'écouler un laps de temps que nous ne saurions déterminer d'une façon parfaitement exacte, mais qui n'était ni de plus d'un an, ni de moins de six mois.

Transportons-nous à quinze lieues environ de Falkenhorst, sur le point le plus élevé de la plus haute montagne d'Elster.

C'était vers la fin du mois de juillet, et à une chaude journée d'été succédait une soirée magnifique.

Depuis le sommet du mont Elster, une perspective vraiment magique s'offrait aux regards éblouis. À l'occident, dans un ciel de feu, le soleil se couchait derrière des nuages embrasés, enflammant de rougeâtres vapeurs les perspectives infinies d'un paysage de vingt lieues d'étendue.

Dans ce panorama splendide, les villes et les bourgades semblaient des points blancs à peine distincts ; les collines et les vallées ne se distinguaient que comme des taches un peu plus sombres, les rivières étincelaient ainsi que des ruisseaux d'argent fondu.

De l'autre côté de la montagne, tout était plongé, au contraire, dans les ténèbres transparentes du crépuscule naissant. En face, la grand-route, toute miroitante de poussière, gravissait lentement et par des rampes escarpées les flancs du mont Elster, et se dessinait à la manière d'un long ruban blanc, vingt fois replié, sur les pentes rocheuses et moussues. En arrière, cette même route, redescendant dans les vallées pour gagner le pays plat côtoyait des précipices noyés dans l'ombre, et disparaissait complètement sous les rameaux touffus d'une sombre et luxuriante végétation.

Rien de plus radieux, de plus animé, de plus vivant que l'un des deux aspects.

Rien de plus triste, de plus morne, et nous dirons presque de plus lugubre que le second.

C'est que, d'un côté, le soleil, ce grand artiste, prodiguait encore les trésors de sa palette féerique, tandis que, de l'autre, il cédait la place à ce douteux clair-obscur dont le divin Rembrandt seul a su tirer des effets si prodigieux.

Le sommet de la montagne, couronnée de sapins centenaires, aux longs bras d'un vert presque noir, offrait un plateau de quelques centaines de pas d'étendue, sur lequel passait la route.

C'était un lieu d'arrêt et de repos entre les fatigues de la montée et celles de la descente.

## VII.—LES CHASSEURS ET LES JEUNES FILLES.

Sur ce plateau, au moment où nous venons d'y conduire nos lecteurs, un homme se tenait debout, dans la partie la plus rapprochée de ce versant splendidement éclairé, que nous décrivions il n'y a qu'un instant.

Cet homme, qui pouvait avoir de vingt à vingt-cinq ans tout au plus, offrait des traits charmants et le teint d'une femme sous des cheveux noirs, abondants, lustrés comme de la soie, et bouclés naturellement.

Une toilette d'une élégance merveilleuse et d'un goût exquis ajoutait encore à la grâce naturelle de la tournure la plus aristocratique qu'il fût possible de se figurer.

Cette toilette consistait en une veste en gros de Naples blanc, brodée en argent ; en un habit de chasse de drap vert, d'une finesse exquise, rehaussée de broderies d'or formant des feuillages entrelacés et d'une délicatesse infinie ; et en une culotte de soie, sur laquelle s'ajustaient des guêtres blanches, de peau de chamois, montant jusqu'un peu au-dessus du genou et agrafées avec des boucles d'argent.

Joignez à cela un petit chapeau lampion en feutre noir, galonné en or et posé sur l'oreille droite ; un jabot et des manchettes des plus belles dentelles de Malines, et vous aurez une idée à peu près complète du costume de ce séduisant inconnu.

Un grand chien épagneul, blanc et roux, se tenait couché à ses pieds sur le gazon.

Un fusil de chasse, très court de canon, précieusement démasqué et dont la crosse d'ébène était incrustée en or et en nacre de perle, se voyait appuyé contre le tronc d'un arbre. La bandoulière de ce fusil était de soie cramoisie.

Le jeune chasseur (l'épagnoul et le fusil nous autorisent à donner ce titre à cet inconnu), le jeune chasseur, debout au bord du plateau de la montagne, fixait un regard aussi perçant que celui d'un vautour sur les profondeurs du paysage, et ses yeux revenaient invinciblement et comme malgré lui, s'attacher aux détours multiples que décrivait la route au flanc de la montagne.

Cette route semblait absolument déserte, sauf un point noir qui se mouvait lentement sur les pentes les plus lointaines de la rampe. Ce point noir était un carrosse auquel, sans aucun doute, il fallait encore plus de deux longues heures de marche avant d'atteindre le plateau.

L'inconnu n'eut pas plutôt constaté la lente approche de ce carrosse, qu'il prit dans sa poche un sifflet d'argent, pareil à ceux dont les officiers de marine se servent au milieu du fracas de la tempête pour indiquer le manœuvre à leur équipage, et que l'approchant de ses lèvres, il en tira à trois reprises un son tellement aigu et si prolongé, qu'évidemment il dut se faire entendre sans peine à une distance de deux ou trois lieues au moins.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis l'inconnu, qui prêtait l'oreille, entendit arriver jusqu'à lui un son exactement pareil, mais affaibli par la distance.

Ce son paraissait venir du pied de la montagne, qui était déjà plongé dans l'obscurité.

L'inconnu fit un geste de satisfaction, et, sans souci de friper sa riche toilette, il s'assit sur le gazon doux et touffu au pied de l'arbre contre lequel il avait appuyé son fusil.

Ensuite il parut s'absorber dans de profondes réflexions, tandis que sa main droite jouait machinalement avec les longues soies de l'épagnoul étendu à côté de lui.

Une demi-heure ou trois quarts d'heure se passèrent ainsi. Tout à coup le bel animal releva la tête et fit entendre un aboiement doux et étouffé à dessein.

Cet aboiement n'avait rien d'hostile.

On eût dit que le chien voulait prévenir son maître de l'approche de quelqu'un, mais que, en même temps, il voulait témoigner, autant que cela dépendait de lui, qu'il ne croyait point que ce quelqu'un fût un ennemi.

L'inconnu se leva vivement et fit une dizaine de pas en avant. Il ne distingua rien d'abord.

Le soleil était complètement couché et le crépuscule avait monté peu à peu de la plaine aux sommets des montagnes.

Enfin, au bout de quelques secondes, l'inconnu entrevit deux formes féminines, à coup sûr jeunes et gracieuses, qui, debout au milieu de la route, à un endroit où elle formait un coude, semblaient ne plus oser ni avancer ni reculer. Sans doute le sourd aboiement de l'épagnoul avait effrayé les arrivantes.

L'inconnu devina la cause de ce temps d'arrêt, et, jetant son fusil sur son épaule, il se dirigea vivement vers les deux femmes, après avoir ordonné au chien de rester en arrière. A mesure que le jeune chasseur avançait, il se rendait mieux compte de la grâce enchanteresse des craintives apparitions.

Quand il ne fut plus qu'à quelques pas, il lui fut impossible de ne point s'avouer à lui-même qu'il avait sous les yeux les deux plus célestes visages qu'il eût jamais, non pas seulement vus, mais encore rêvés.

Les jeunes filles, (car toutes deux, sans aucun doute, avaient encore droit à ce titre charmant), semblaient sœurs, à en croire je ne sais quelle vague ressemblance, quoique leurs traits fussent dissimulables, ainsi que la couleur de leurs cheveux.

L'aînée pouvait avoir dix-huit ans, la seconde seize au plus. L'une était brune, l'autre était blonde.

La longue chevelure noire de l'aînée, réunie en deux grosses nattes soyeuses et parfumées, et nouées avec des rubans couleur de feu, tombait presque jusqu'à ses talons.

Les magnifiques cheveux blonds de la cadette ruisselaient sans ordre sur ses épaules en boucles naturelles.

Toutes deux, vêtues d'une étoffe de soie changeante, à reflets mordorés, portaient sur leurs bras de légères mantes de voyage en taffetas noir.

Le jeune chasseur mit le chapeau à la main, et, après avoir profondément salué, il dit d'une voix très-douce et avec le ton de la plus respectueuse galanterie.

— Mon Dieu, mesdemoiselles, dois-je avoir le très-vif chagrin de penser que la présence de votre humble serviteur vous inspire une appréhension quelconque ?

L'aînée des deux sœurs avait eu le temps de s'apercevoir de la bonne mine et de la grande jeunesse de son interlocuteur, et elle se sentait déjà complètement rassurée ; aussi reprit-elle en levant sur lui ses grands yeux noirs expressifs, à demi voilés par un réseau de longs cils :

(A continuer.)

# PARC-ROYAL

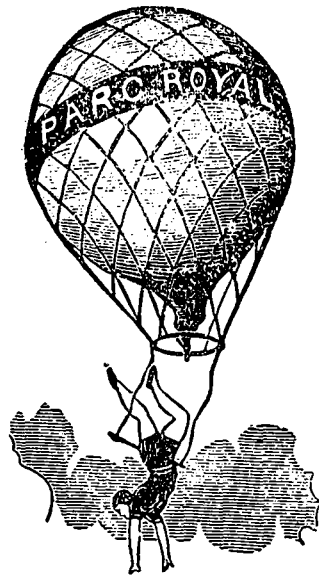
Avenue Mont-Royal, près de la rue St-Denis

Dimanche après-midi, 11 Septembre

NOUVELLE

## ASCENSION EN BALLON

Mr. STANLEY SPENCER, qui a fait  
Dimanche dernier, au Parc-Royal, une  
si brillante ascension en ballon, promet  
de l'éclipser Dimanche prochain.



NOUVEAU PAS

que la descente en Parachute est un des  
plus beaux spectacles que l'on puisse  
contempler.

Autres Attractions Dimanche Après-Midi et Soir

MM. LABATTE et BARRÉ, les jeunes Hercules canadiens.

MM. LAMOTHE et MAYNARD, dans leurs étonnantes évolutions sur le trapèze, etc., etc.

Les célèbres DAVENES, WILLIAM et LOTTA.

Admission, 10c. Enfants, 5c.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER

Le Célèbre

# CHOCOLAT MENIER

VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.

Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL.

# VIN de VIAL

TONIQUE  
ANALECTIQUE  
RECONSTITUANT

Le Tonique le plus énergique  
que doivent  
employer Convalescents,  
Vieillards, Femmes,  
Enfants débiles  
et toutes personnes délicates.



AU QUINA  
SUC DE VIANDE  
PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances  
absolument indispensables  
à la formation et  
au développement de la chair  
musculaire et des  
Systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre l'Anémie sous toutes ses formes. Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, étiollement, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 11, LYON. Toutes Pharmacies.

CIE. D'EXPOSITION de MONTREAL

GRANDE

**EXPOSITION PROVINCIALE**

A MONTREAL

15 au 23 SEPTEMBRE 1892

SECONDE EXPOSITION ANNUELLE

Grande exposition de bestiaux.

Magnifique étalage horticole.

Belle collection de reliques historiques, par la société  
des antiquaires et numismates.Attractions extraordinaires, ascensions en ballon, descentes  
en parachute, par Stanley Spencer, aéronaute anglais  
d'un grand renom.Fanfare militaire et concert de dames; magnifiques feux  
d'artifice et splendide musique,

Brillantes illuminations électriques.

**AUTRES ATTRACTIONS!**

STANLEY SPENCER, Ascension en Ballon.

SCÈNES DE LA VIE DES PRAIRIES.

STIRK et ZENO.

RICE et ELMER.

LES TROIS MARVELLES, etc., etc.

Service Direct du Tramway Electrique Jusqu'aux Terrains.

EXPOSITION OUVERTE LE JOUR ET LE SOIR.

**ENTRÉE - - - 25 Cents.**

Pour liste de prix et toute information, s'adresser à

S. C. STEVENSON,

Gérant et Secrétaire,

76 RUE ST-GABRIEL, MONTRÉAL.

**THEATRE - ROYAL**

SPARROW &amp; JACOBS.....PROP. ET CERANT.

*(Semaine commençant LUNDI, 5 SEPTEMBRE  
Après-midi et soir.)*

LA FAMEUSE COMPAGNIE DE

**TONY PASTOR**

Sans Rivale sur le Continent Américain.

30 - ARTISTES - 30

Cette troupe est composée d'étoiles Euro-  
péennes et Américaines de première grandeur.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à  
10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE : DAN McCARTY.

**QUEEN'S - THEATRE**

SPARROW &amp; JACOBS, GÉRANTS

(Autrefois le QUEEN'S HALL)

*Matinée spéciale Samedi prochain, le 19 Septembre.**Spectacle Dramatique Militaire de  
la Georgie***THE WHITE SQUADRON**Sièges en vente au magasin de musique de Sheppard,  
et au magasin de la Cie New-York Piano.

PRIX

Le soir \$1.00, 75 cts, 50 et 25 cts.

Matinée, Samedi, prix : 75 cts, 50 et 25 cts.

*Prochainement --- Mlle LILLIAN LEWIS.***LA PRESSE**

JOURNAL QUOTIDIEN

*Le plus populaire de tous les journaux  
français de Montréal***UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE**Abonnement en dehors de Montréal  
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE*STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE*  
EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
**\$1.00 par Année**Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou dis-  
poser de quelque chose,ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"  
Journal possédant la plus forte circulation de  
tous les journaux français du Canada.MOYENNE POUR LE MOIS DE JUILLET  
**23,600 par jour**Pour prix et toute autre chose, s'adresser à  
**LA PRESSE,**  
71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

# DYSPEPSINE

— LE —  
GRAND REMEDE AMERICAIN

# DYSPEPSIE

GUERIT RADICALEMENT

*L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,*

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

MAISON FONDÉE EN 1859  
**HENRY R. GRAY**  
CHIMISTE-PHARMACIEN  
122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

### SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.  
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

**HENRY R. GRAY**  
CHIMISTE-PHARMACIEN  
122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL.

## ATTRACTION SANS PRECEDENT

Plus de un Quart de Million distribué



**LOTIERIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE**  
incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, reconnu dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

*J. L. Guerry*  
*J. A. Eudy*  
*M. A. Labels*  
Commissaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank  
PIERRE LANAU, Président State National Bank.  
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.  
CARL KOHN, Président Union National Bank.

## LE TIRAGE MENSUEL DE \$5 AURA LIEU

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle Orléans  
MARDI, 13 SEPTEMBRE 1892

Prix Capital . . . \$75,000

100,000 Billets dans la roue.

### LISTE DES PRIX:

1 Prix de \$75,000, soit.....	\$75,000
1 Prix de \$20,000, soit.....	\$20,000
1 Prix de 10,000, soit.....	10,000
1 Prix de 5,000, soit.....	5,000
2 Prix de 2,000, soit.....	5,000
5 Prix de 1,000, soit.....	5,000
25 Prix de 300, soit.....	7,500
100 Prix de 200, soit.....	20,000
200 Prix de 100, soit.....	20,000
300 Prix de 60, soit.....	18,000
400 Prix de 40, soit.....	20,000

### PRIX APPROXIMATIFS

100 Prix de \$100, soit.....	\$10,000
100 Prix de 60, soit.....	6,000
100 Prix de 40, soit.....	4,000

### PRIX TERMINAUX

999 Prix de \$20, soit.....	\$19,980
999 Prix de \$20, soit.....	\$19,980
<b>3,434 Prix se montant à</b>	<b>\$265,460</b>

### PRIX DES BILLETS:

Billets Complètes, \$5; Deux-Cinquièmes, \$2; Un-Cinquième, \$1; Un-Dixième, 50c; Un-Vingtième, 25c.

Prix des Clubs: 11 Billets complets ou leur équivalent en fractions pour \$50.00

Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

**IMPORTANT.**—Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, Franches de port.

**N'OUBLIEZ PAS** que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

Nous mettons le public en garde contre les contrefaçons et les nombreux billets de certaines loteries qui inondent aujourd'hui le marché, sans garantie valable. Insistez que les agents vous vendent des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.

# BAUME RHUMAL

Remède infailible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Poumons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARRON, 1703 RUE STE-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.



REGULATE THE STOMACH, LIVER AND BOWELS, AND PURIFY THE BLOOD.

A RELIABLE REMEDY FOR

Indigestion, Bloating, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effective. Give immediate relief.

Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 10 cents. Address:

THE RIPANS CHEMICAL CO.

10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

**B. E. MCGALE**  
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

**J. EMILE VANIER**

(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTRÉAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Etranger.

## A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Ecrire à M. E. Bonhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.— Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— PARIS: Lucien Faucher, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONROUGE.— Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PAILLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.— *Spécimen franco sur demande.*

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).— Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris France.

**E. G. SIMARD, B. C. L.**  
(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTRÉAL.

## Loterie de la Province de Quebec

AUTORISÉE PAR LA LÉGISLATURE

VALEUR DES LOTS, \$52,740

Tous les lots sont tirés à chaque tirage.

TIRAGES LE 1er ET LE 3ème MERCREDI DE CHAQUE MOIS

Rappelez-vous que le gros lot est de

# \$ 15,000

PRIX DU BILLET, \$1.— 11 BILLETS POUR \$10.

Pour \$1.00 vous pouvez gagner \$15,000.

Pour \$1.00 vous pouvez gagner 5,000.

Pour \$1.00 vous pouvez gagner 2,500.

Pour \$1.00 vous pouvez gagner 1,250.

Il y a aussi un grand nombre de lots de \$5, \$10, \$15, \$25, \$50, \$250, et \$500, au total de \$28,000.

N'oubliez pas que votre billet, gagnant un lot quelconque parmi les lots tirés un par un, peut aussi gagner un des lots approximatifs de \$25, \$15 et \$10, et avoir droit en outre à un lot de \$5, s'il se termine par les deux derniers chiffres de l'un des deux premiers gros lots.

LE GÉRANT S. E. LEFEBVRE,  
81 Rue St-Jacques, Montréal, Canada.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York